

tifiques, charitables ou littéraires qui peuvent se rapporter à leur nationalité. Nous, canadiens, au contraire, nous ne savons pas comprendre que nous pouvons être frères, amis, unis contre des adversaires communs et ne pas penser sur tous les sujets d'une manière uniforme. Nous avons formé des sociétés St. Jean-Baptiste dans les grandes villes dont l'objet était de réunir en une grande association tous ceux qui pensent qu'il est bon dans l'intérêt commun de pouvoir se connaître et se compter au besoin.

*Flagellant.*—C'était certainement une belle idée que celle d'une immense fraternité sous l'égide protectrice du grand saint qui fut le précurseur de tous les autres. Mais j'entrevois à la mise à exécution bien des difficultés, des obstacles, des empêchements, des répugnances, des préjugés, des objections, des contrariétés, des différences...

*Bonsens.*—Oui, mais la bonne volonté, et le véritable patriotisme viendraient facilement à bout de tout cela. La politique et d'autres sujets de division sont venus se mettre de la partie et la société des qu'elle n'a plus pu réunir tous les canadiens a perdu toute sa signification. On s'est mis à décider que tous ceux qui ne reconnaissent pas comme infailible tel ou tel chef politique n'étaient pas les bons canadiens; on a entrepris de se déclarer seuls bons canadiens et de ce qui eût pu être une grande et imposante association nationale dont les ramifications se fussent étendues partout où plusieurs enfants de notre pays eussent pu se donner la main, on l'a rapetissée au point d'en faire une simple société d'admiration mutuelle pour quelques individus. A nous voir agir ainsi l'on serait tenté de croire que nous nous trouvons trop forts. Et ce n'est pas à propos de nationalité seulement que nous nous conduisons de la sorte, nous poussons cet art de la division jusque dans les associations formées pour suivre les progrès des connaissances humaines. On pourrait croire, à nous voir diviser ainsi à propos de tout, qu'il y a dans la science comme dans la politique des rétrogrades et des progressifs; que les uns peuvent chercher une vérité rouge, et les autres une vérité bleue. Et toutes ces divisions nous reculent comme nationaux, comme politiques, comme hommes intelligents.

*Quenoché.*—Vous avez qu'à voir. C'est

bien massacrant toujours d'être ainsi continuellement à couteaux tirés. Mais qui sont donc ceux qui mettent ainsi la gribouille parmi les Canadiens?

*Bonsens.*—Ce sont sans doute ceux qui ont intérêt à nous diviser pour mieux nous exploiter: les rusés politiques qui veulent vivre de notre travail; les avocats qui pensent qu'on arrivera plus vite aux places de juges en passant par la chambre qu'à pratiquer laborieusement la profession; les petits grands hommes qui pensent obtenir de plus grandes récompenses en servant les vues de l'Angleterre qu'en nous défendant, les marchands qui, plus liés d'affaires avec ce pays-là qu'avec d'autres veulent arranger celles du pays de manière à favoriser leurs entreprises même au détriment de l'intérêt général; ceux qui voudraient multiplier les places publiques bien payées et où il n'est besoin ni de travail, ni d'études en organisant une armée permanente pour combattre nos voisins qui aimeraient mieux probablement être nos amis que nos ennemis.

*Androche.*—Je vois bien qu'il y a quelque chose dans ce que vous dites, monsieur Bonsens, mais je ne comprends pas cela bien clairement; voulez-vous s'il vous plaît m'expliquer ça par quelque semblant comme qui dirait une comparaison d'une affaire pareille mais qui ne serait pas la même chose. Enfin, vous savez ce que je veux dire.

*Jean-Claude.*—Oui c'est comme ça aussi que j'aime à comprendre nos affaires, quand on ne parle pas en termes.

*Bonsens.*—Je crois savoir ce que vous voulez dire. Je m'en vais essayer de vous satisfaire. Vous savez qu'il y a, pas loin de Montréal, une montagne qu'on appelle la montagne de Belœil, montagne fort belle et très curieuse, qui a un lac sur un de ses plateaux élevés et du sommet de laquelle on jouit d'un des plus beaux spectacles du pays.

*Pétrus.*—Ah! oui, là où nous avons planté une belle croix de tempérance que bien des gens ont oubliée long-tems avant que les orages l'aient renversée.

*Bonsens.*—Justement, et c'est ce qui montre que la vilaine passion de l'ivrognerie fait le même effet que les tempêtes qui détruisent les plus belles et les meilleures choses. Enfin pour en revenir à ma comparaison, je vais supposer que sous cette montagne il y a une mine de fer.